

MARIE-HÉLÈNE LAFOUGE

NOUVELLES
CALÉDONIES

*Du Temps des Cerises
au Temps des Letchis*

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
simply-crowd.com qui ont permis à ce livre
de voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 979-1-04250-896-8

Dépôt légal : octobre 2024

*À mon mari,
à Pépé,
à Alexise, Marie et Victorine,
à tous les miens.*

*« Il est des condamnations
que l'on porte comme des décorations. »*

ALEXISE

Pas une goutte de sang.

Alors qu'elle descend vivement la rue du Chemin Vert, les mots rythment ses pas, le bruit de ses talons claque sur les pavés gelés et résonne dans sa tête. Pas une goutte de sang.

Pas une goutte de sang.

Gauche, droite, gauche.

Impavide devant les grondements sourds des canons qui tonnent au loin, les bras croisés retenant la couverture qui lui sert de protection contre le froid mordant, Alexise marche d'un pas rapide dans ce quartier de l'est de Paris en ce vingt-deux janvier 1871. Paris qui lutte encore, Paris qui travaille malgré tout, Paris qui lui a offert une nouvelle vie. À la fois terre promise et terre de misère. Elle vibre au rythme de cette ville depuis tant d'années maintenant qu'il lui semble en avoir toujours senti la pulsation, comme elle sent battre la petite artère dans son cou tandis qu'elle arpente la ruelle pentue. La peur l'a désertée en devenant une habitude. Aux premiers assauts des Prussiens elle sursautait comme tout le monde, levait les yeux pour tenter de repérer le point de chute de l'obus, se plaquait au mur le plus proche. Les mois passant son cerveau a apprivoisé le danger, d'autant que les dégâts se concentraient sur la rive gauche de la Seine. De nombreux Parisiens étaient venus chercher refuge dans la partie nord de la capitale qui s'était vite surpeuplée.

Ce matin, Alexise a de nouveau examiné son linge, mais comme la veille et comme chaque matin sans faillir depuis un mois, son attente reçoit la même réponse : pas une goutte de sang. Elle sait bien ce que cela signifie, malgré tous les

subterfuges qu'elle tente d'inventer. Cherchant à se leurrer, elle tourne le dos à l'évidence. Quelle idée d'avoir, pour une lessive intempestive, trempé ses mains dans l'eau glacée du seau à peine remonté du puits ! Il fallait bien s'en douter. Rosalie Poisseux, la voisine, avait connu la même frayeur l'an passé, puis tout était rentré dans l'ordre. Quelques semaines après, le sang était revenu, elle en était quitte pour une bonne peur. C'est sûr, ce doit être pareil. Alexise se souvient bien, le mois dernier, avoir à plusieurs reprises cassé la glace de ses deux mains dans le seau laissé dehors. Quelle sottise ! Ou alors peut-être que la faim permanente et le souci de trouver à manger pour les enfants lui ont « tourné les sangs » ? Depuis le début du siège, il n'y a plus rien dans Paris, il faut courir dans tous les quartiers et faire la queue pendant des heures pour acheter un morceau à mettre dans les assiettes. Quand encore on trouve de quoi, quand on n'arrive pas trop loin dans la file des femmes qui s'allonge avant le jour levé sur le trottoir ! Il n'y a plus que le riz que l'on trouve en quantité suffisante, mais on ne sait plus comment le cuire pour l'avaler tant on en est écœuré.

Gauche, droite, gauche.

Pas une goutte de sang. Pas une goutte de sang.

Tout cela n'est que faux-fuyants, elle ne peut ignorer que sa chemise se tend sur sa poitrine de plus en plus ferme, et que le manque de nourriture n'est qu'un prétexte à ses malaises matinaux. Jusqu'alors, elle a toujours pu dire au jour près quand arriverait sa prochaine indisposition, à l'heure presque juste. Il faut bien admettre la vérité, une fois de plus elle est enceinte. Quelle guigne, ce n'est pourtant pas le moment, avec cette guerre perdue, les canons prussiens qui tonnent depuis des semaines, et le gouvernement qui a fui à Versailles, les laissant à la merci de l'ennemi. Ce qui l'aurait réjouie quelques mois plus tôt devient source de tracas. Mais Alexise a toujours avancé d'un pied ferme dans la vie, et ce n'est pas maintenant qu'elle va se laisser déborder par une circonstance somme toute banale.

Ce matin, elle s'est levée la première, comme d'habitude. Il fait encore nuit, la lueur de la lune par le carreau translucide permet à peine de se diriger dans la pièce blafarde sans se cogner. Comme c'est dimanche, inutile d'aller faire la queue devant la boucherie ou la boulangerie, tout est fermé. Elle s'est habillée en silence. De la chambre parviennent des grincements de lit. Eugène se lève à son tour, faisant attention de ne pas réveiller les enfants. Victor et Albert dorment dans le même lit, et si l'un se met à bouger, c'en est fini de la nuit. À douze et dix ans, ils ne pensent qu'à chahuter et à se battre, il n'en faudrait pas davantage pour que la petite Camille se mette à pleurer. Mais Eugène réussit le tour de force de refermer la porte sans un bruit, il s'approche d'Alexise et pose une main sur sa hanche. Il n'est pas très grand, mais sa carrure fine et souple est proportionnée, sa physionomie souriante et son regard pétillant le rendent très attirant. À trente-huit ans, il a gardé l'insolente désinvolture de la jeunesse, à laquelle s'ajoute l'assurance du début de la maturité. Comme tout le monde en ce début d'année 1871, il accuse une fatigue et une minceur marquées par les quatre mois de privations dues au siège de Paris, mais Alexise trouve que ça le rajeunit. Un air de chat sauvage, pense-t-elle en l'observant à la dérobée. Eugène se frotte les mains l'une contre l'autre, puis il s'accroupit à plusieurs reprises pour réchauffer ses muscles endormis. Depuis que les Prussiens encerclent la ville, on ne peut plus se procurer ni bois ni charbon, et l'hiver est des plus rudes. La neige qui s'est transformée en glace colle aux carreaux toute la journée sans pouvoir fondre, et on ne quitte qu'à regret les couvertures qui font un mince barrage au froid pénétrant.

Alexise le contemple. Pas un instant elle n'a regretté de l'avoir suivi à Paris. Depuis presque dix ans maintenant, ils vivent tous les deux dans ce garni, deux petites pièces où il a fallu faire de la place aux enfants qui leur sont nés. Eugène esquisse un sourire qui tend les pointes de ses moustaches, et il resserre son autre bras autour du corps féminin qui se laisse faire.

— Mon Alexise, mon exquise ! murmure-t-il en plongeant son regard rieur dans les yeux de la femme.

Mais aussitôt il fait un pas comme s'il dansait et, s'écartant, il lui fait face avec sérieux.

— Hier soir les délégués des clubs ont décidé de manifester place de l'Hôtel de Ville, aujourd'hui à midi. Les comités de vigilance sont d'accord et la garde nationale viendra en armes. J'y vais avec Alexandre.

L'empereur Napoléon III a été fait prisonnier à Sedan quatre mois plus tôt. Quatre mois aussi qu'Alexise a laissé partir son fils aîné à La Rochelle et qu'elle n'en a plus de nouvelles. Quatre mois que Paris est assiégé et affamé par les Prussiens. Les ballons qui partent chargés de courrier n'arrivent que rarement à destination, quant aux pigeons, ils semblent avoir succombé à la fois aux tirs ennemis et aux braconniers de fortune qui les revendent sous le manteau. Et pour souligner sa victoire, voilà que l'empereur allemand Guillaume 1er s'est fait couronner dans la galerie des Glaces à Versailles il y a trois jours.

— Ça s'est décidé hier soir, au Comité Central. Une patrouille a libéré Flourens¹ et maintenant on va exiger de Trochu² qu'il ne signe pas la capitulation de Paris. Déjà qu'il a livré une partie de la Garde Nationale aux Prussiens³, ça ne peut pas durer. Les Prussiens ne prendront pas Paris ! Nous nous battons jusqu'au bout, mais ils n'auront pas Paris ! Nous leur tiendrons tête comme Denfert-Rochereau à Belfort !

Quand Eugène s'emporte ainsi, Alexise ne répond pas. Tous deux sont très patriotes et partagent la même haine de l'envahisseur. Bien que son âge l'en dispensait, dès le début du siège de Paris, Eugène s'est engagé volontairement à la cinquième compagnie de marche du 135e bataillon, décidé à résister et à repousser l'ennemi. Mais depuis la défaite de Sedan, pour qui et contre quoi se bat-il au juste maintenant ?

1 Gustave Flourens (1838-1871) : opposant politique au Second Empire, républicain convaincu, il participa à l'organisation de l'insurrection du 31 octobre 1870. Il était détenu à la prison Mazas, en face de la gare de Lyon.

2 Général Trochu : gouverneur de Paris, président du gouvernement de la Défense nationale du 4 septembre 1870 au 17 février 1871.

3 Offensive du 19 janvier 1871 décidée par Trochu dans le but d'ouvrir une brèche dans les rangs prussiens, mais qui, par manque de coordination, se solda par plus de 4000 morts, dont un tiers de gardes nationaux.

Contre les Prussiens qui encerclent la ville ? Contre l'empire déjà tombé ? Pour la République dans une société qu'il juge inéquitable ? Qui sont les chefs à suivre à présent ?

Elle mesure le danger de le perdre, mais elle le soutient et lui donne raison sur tous les points. Livrer la France à la Prusse serait une honte qu'ils ne surmonteraient pas. Les privations qu'ils endurent depuis des mois n'auraient plus aucune justification. D'ailleurs, c'est tout Paris qui se rebelle et repousse l'idée de se rendre. La République tant attendue, qui devait laver la France de vingt années d'empire, est maintenue en salle d'attente par le gouvernement de Thiers. Peu importe que les donneurs d'ordres aient changé d'avis, et que les nouveaux ministres fassent des courbettes à Bismarck ! Le peuple de Paris a pris son sort en main, dans un élan qui fusionne l'ardeur patriotique et l'espoir d'un monde plus juste et plus probe. Comme si l'empire dans sa chute pouvait entraîner tous ceux qui s'y sont enrichis et libérer les ouvriers et les artisans de leur domination.

Le matin arrive tout doucement, gris et bleu de froid. Eugène, à qui les joues non rasées depuis deux jours, donnent un air de bandit, a commencé à s'habiller. Son uniforme du 135^e bataillon fédéré est un peu élimé, mais à peu près propre. Tailleur d'habits de son métier, il l'a lui-même recoupé pour l'ajuster convenablement à sa taille. Après avoir boutonné jusqu'au col la double rangée de boutons dorés, il tire une chaise près de la table et se verse un verre de vin avant de s'asseoir. Alexise, restée debout, coupe une tranche d'une miche grise et sèche qui leur tient lieu de pain, et la pousse vers lui. Puis elle resserre machinalement sur elle la couverture sombre pliée qui lui sert de châle, autant pour repousser le froid que pour dissimuler son tour de taille qui, bien sûr, va la trahir tôt ou tard. Il ne doit pas savoir, ce n'est pas un souci dont elle veut le charger. Pas encore. Il est bien trop occupé par les heures de surveillance des forts, les gardes et les manœuvres de jour qui semblent si dérisoires et si épuisantes dans le froid glacial, et puis ses réunions, les discussions et ses rêves de démocratie. Déjà qu'il fait tout ce qu'il peut pour les faire vivre depuis que son atelier a fermé, même si ses trente

sous de soldat ne pèsent pas lourd quand il faut acheter à manger. Parfois, il rapporte du pain, du lait pour les enfants, de la viande quand il en trouve – et quelle viande ! du rat, du chat, on ne sait plus trop ce qu'on mange – et du vin qu'il se procure chez Mathurin, le négociant qui habite à côté et qui encombre la cour de ses barriques. En commerçant malin, Mathurin a fait de grosses réserves avant le siège et, républicain convaincu, se montre plus généreux avec les fédérés qu'avec les bourgeois.

Un grattement discret provient de la porte palière, et la poignée s'abaisse doucement. Alexandre, vêtu comme son ami, retient la clenche qui grince et fait signe de la main sans vouloir entrer. Les enfants commencent à bouger dans la chambre.

— Va, dit Alexise en posant la main sur l'épaule de son homme. Je vais m'occuper d'eux et je te rejoins vers midi.

— C'est bon, mon exquise, répond-il, les yeux brillants. On gagnera et Paris sera libéré avant peu. Finie la guerre, vive la République !

— Vive la République ! répète-t-elle en écho.

Sur une dernière étreinte, Eugène coiffe son képi et quitte la maison. Le bruit des pas décroît dans l'escalier, et trois bouilles ébouriffées apparaissent tour à tour. Alexise accueille les petits qui sortent du sommeil, elle vérifie qu'ils ont les mains chaudes. C'est ainsi, tout le monde le dit, si un enfant a les mains chaudes, c'est qu'il n'a pas eu froid la nuit. Les garçons ont commencé à s'asseoir à la table et Camille se blottit dans ses bras. Ils sont bien pâles, ces petiots, et leurs yeux semblent si grands dans leurs petits visages graves. Comment va-t-elle faire avec un petit de plus ? Maudite guerre, quand donc prendra-t-elle fin ?